

# Françoise Sagan, une sempiternelle fêtarde ?

Marina ARAGÓN COBO

*Universidad de Alicante*

Real, E.; Jiménez, D.; Pujante, D.; y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 483-493, I.S.B.N.: 84-370-5141-X.

À partir de l'éclatant succès de *Bonjour Tristesse*, la légende saganesque s'installait dans la mémoire collective. Françoise Sagan aime la fête. Elle gagne beaucoup d'argent et le dépense avec ses amis : c'est la « bande à Sagan », fêtarde et insouciante.

Ce désir de brûler sa vie, de s'étourdir l'a toujours séduite. Il se manifeste aussi dans sa production littéraire. On peut se demander alors : comme la plupart de ses personnages, Françoise Sagan est-elle foncièrement une sempiternelle fêtarde, ou s'efforce-t-elle de l'être pour masquer le gâchis, l'amertume d'une société qui se détruit elle-même ? Même dans ce dernier cas, le demeure-t-elle aujourd'hui ?

Autant de questions auxquelles je vais essayer de répondre en passant préalablement en revue des aspects de sa vie et de son œuvre que je considère essentiels.

En 1954, une jeune fille timide de 18 ans devient brutalement célèbre avec la parution de *Bonjour Tristesse*. Presque deux millions d'exemplaires vendus et traduits d'emblée en vingt langues. « Comment s'explique le phénomène Sagan ? » La question posée par un journaliste dans *Répliques* reçut cette réponse de l'auteur :

Il s'agit avant tout d'un phénomène sociologique. Le fait d'avoir écrit une histoire où le corps était perçu comme un élément naturel de notre société a, curieusement, fait scandale. Cela m'a beaucoup étonnée à l'époque, car mon intention n'était pas du tout perverse.<sup>1</sup>

Neuf ans après la Seconde Guerre Mondiale, la jeunesse s'identifie avec l'hédonisme de Françoise Sagan qui se dépouille des préjugés et des conventions.

---

<sup>1</sup> Sagan, Françoise, *Répliques*, Paris, Quai Voltaire, 1992, p. 26

Elle se révèle, en effet, dans *Bonjour Tristesse*, comme une adolescente rebelle, inconformiste, indifférente à la morale et aux valeurs traditionnelles de la bourgeoisie de son époque. Rechercher le plaisir justifie l'existence d'après elle.

Sur le fond épicurien de sa propre vie est brodé le thème majeur de l'œuvre entier de l'auteur : refus de la vie rangée, des passions exclusives et déchirantes ; jouissance dans la fête, le luxe, les aventures sans complications inutiles.

Aussi bien dans le théâtre que dans le roman de Françoise Sagan, nous sentons bien qu'il s'agit de la même main. Nous sommes toujours dans l'univers gouverné par l'auteur, un jardin un peu en marge du monde, où une jeunesse mythomane et anarchique vit l'instant, entourée d'un halo de scandale.

Comme nous allons voir chronologiquement dans la plupart de ses romans et pièces théâtrales, les héros et héroïnes sont enjoués, spirituels et mêlent dans cette douce vita sensualité et naturel.

Ainsi Cécile, dans *Bonjour Tristesse*, mène, comme le propre auteur, une existence libre et insouciant ; dans *Un certain sourire* (1956), même décor de désinvolture et de légèreté : Dominique, étudiante en Sorbonne, abandonne son ami pour l'amour provisoire d'un homme âgé, séduisant et bourgeois ; *Dans un mois dans un an* (1957), la ronde des amours se fait et se défait ; *Aimez-vous Brahms ?* (1959) fait intervenir Roger, amant infidèle qui refuse de changer, malgré l'amour que lui voue Paule.

*Château en Suède* (1960), sa première pièce de théâtre, met sur scène deux bons vivants, les frères Éléonore et Sébastien, qui sont les doubles de l'auteur, ses porte-parole, unis dans une connivence d'enfants terribles, comme il en était dans la vie réelle. Françoise Quoirez (en réalité son vrai nom) et son frère Jacques, ont vécu ensemble près de trois ans à Paris, à côté de l'Ambassade de Russie. Les gardiens devaient les inviter aimablement à pousser plus loin leurs débordements afin que l'ambassadeur ne se réveille pas chaque nuit à cause de leur tapage.<sup>2</sup>

Parallèlement, l'acte III de *Château en Suède* évoque la vie de joyeux fêtards d'Éléonore et de Sébastien.

Point de contraintes non plus des règles dramatiques. Cette pièce est un jeu distrayant où les genres sont mélangés, où les personnages entrent et sortent, au bon plaisir de l'auteur.

---

<sup>2</sup> Cf. Sagan, Françoise, *Derrière l'épaule*, Paris, Plon, 1998, p. 35.

Même libertinage dans sa deuxième pièce *Les violons parfois* (1961), où l'amour est condamné comme « un sentiment affreux, égoïste et démesuré [...], une sorte de cannibalisme épouvantable ».

Dans *La robe mauve de Valentine*,<sup>3</sup> nouvelle comédie, même facilité dans les mœurs. L'héroïne constate avec dépit : « Ah ! je le savais bien, qu'ils me gâcheraient tout avec leur manie de vérité ».

*Bonheur, impasse et passe* met sur scène un prince russe coureur de femmes.

Retour au roman avec *La chamade* (1965). Même décor (soirées mondaines, vie facile), qu'accepte Lucile, l'héroïne de trente ans, entretenue par un quinquagénaire distingué. L'amour est vaincu par l'argent : la chamade s'achève sur une défaite, mais consentie et lucide.

Avec la pièce *Le cheval évanoui* (1966), le dénouement est moral : l'amour triomphe exceptionnellement de l'argent et de la frivolité, une fois n'est pas coutume !

Pendant, *Le garde du cœur* (1968) est un roman qui reprend la morale habituelle, volontairement à courte vue, faisant du plaisir, dont il faut jouir dans l'instant, le seul but raisonnable : « La terre seule me rassure, quelle que soit la part de boue qu'elle contient ».

Avec *Un peu de soleil dans l'eau froide* (1969), Françoise Sagan nous ramène aux cercles mondains qui semblent être son milieu de prédilection. Le héros, Gilles, est un homme instable, qui ne sait prendre l'amour au sérieux.

*Un piano dans l'herbe* (1970) fait revivre la jeunesse fêtarde de huit personnages, devenus tous quadragénaires.

*Des bleus à l'âme* est un roman essai d'une liberté séduisante. On retrouve les héros de *Château en Suède*, Éléonore et Sébastien, toujours parasites et fiers de l'être, mais décatés cette fois. L'auteur interrompt constamment la narration pour nous confier ses vérités. Comme on lui proposait de choisir entre deux rôles : l'écrivain scandaleux ou la jeune fille bourgeoise, et qu'elle s'y refusait, elle répond avec beaucoup de naturel :<sup>4</sup>

Ma seule solution, et je m'en félicite vivement, était de faire ce que j'avais envie de faire : la fête. Ce fut une belle fête, d'ailleurs, entrecoupée de romans divers et de pièces diverses. Et là finit mon histoire. Après tout, qu'est-ce que j'y peux ? Ce

<sup>3</sup> Sagan, Françoise, *Les violons parfois*, Paris, Julliard, Livre de poche, 1962, p. 119.

<sup>4</sup> Sagan, Françoise, *Des bleus à l'âme*, Paris, Flammarion, Coll. J'ai lu, 1972, p. 42.

qui m'a toujours séduite, c'est de brûler ma vie, de boire, de m'étourdir. Et si ça me plaît, à moi, ce jeu dérisoire et gratuit à notre époque mesquine, sordide et cruelle, mais qui, par un hasard prodigieux dont je la félicite vivement, m'a donné les moyens de lui échapper. Ah ! Ah !

*Un profil perdu* (1974) marque un retour au roman. Cependant, dans son dernier livre *Derrière l'épaule*, elle ne lui accorde aucune indulgence et avoue en toute sincérité : « Comment peut-on écrire, pendant six mois sur des gens inintéressants ? ». On revoit ici une jeune femme passer sous la protection d'un homme riche voué aux sorties nocturnes, même si cette fois, le protecteur sera repoussé.

Dans sa dernière pièce de théâtre *Il fait beau jour et nuit*, Zelda a été internée en Suisse. Mais plus que sa folie apparente, on lui reproche surtout ses plaisirs : l'alcool, la drogue, le jeu, les mauvaises fréquentations, la débandade.

L'histoire de *La femme fardée* (1981) remet en place un monde luxueux livré à un programme loufoque dans une croisière sur la Méditerranée. Encore des snobs ou des parasites amoraux et cyniques, mis en scène sur un ton sarcastique.

Même transposé au dix-neuvième siècle, *Un orage immobile* (1983) n'échappe pas aux bals, aux liaisons éphémères, à la sensualité.

*De guerre lasse* (1985) fait intervenir exceptionnellement un élément sérieux : la guerre, la Résistance. Malgré les péripéties et les dangers continuels, il y a place pour l'inconstance dans les relations amoureuses.

Bien que l'époque soit encore guerrière, l'élan héroïque s'efface vite dans *Un sang d'aquarelle* (1987) pour faire place à l'insouciance la plus déplacée, le libertinage et l'amusement de l'irrésistible Constantin Von Meck, le cinéaste préféré de Hollywood et de sa femme, une grande star américaine.

*La Laisse* (1989) permettait à Françoise Sagan d'abandonner définitivement les périodes guerrières et de retomber dans ses épopées parisiennes.

En 1990, le beau monde saganesque se retrouve sur la Méditerranée, logé somptueusement dans un bateau italien ancré à Cannes. C'est la date du festival du cinéma, mais Françoise Sagan ne peut s'y rendre s'étant cassé une jambe. Elle en profite, pendant que ses amis y assistent, pour écrire un livre amusant *Les Faux-Fuyants*, dans le but de les distraire et de les faire rire. Elle y raconte les aventures de quatre mondains obligés à un long séjour dans une ferme. La « bande à Sagan » est alors une joyeuse troupe cinéophile et son roman, reflet fidèle d'une semaine dissipée.

*Un chagrin de passage* (1995) déserte la fête. Il s'agit certes d'une fausse tragédie, mais le sujet, un homme qui se croit à tort condamné par un cancer, ne se situe plus dans un tourbillon de plaisir, mais dans un cruel cauchemar.

Françoise Sagan recherche de nouveau la compagnie des mythomanes dans le *Miroir égaré* (1997). Il s'agit d'un adultère dans les milieux du théâtre et Françoise Sagan a, en réalité, retrouvé son miroir.

Son dernier livre *Derrière l'épaule* (1998) est un livre de souvenirs où elle fait resurgir sa légende en replongeant dans ses célèbres romans.

En fait, Françoise Sagan mêle ses penchants et ses vices dans la vie comme dans la littérature : les voitures de sport, la vitesse, les nuits de beuverie de Saint-Tropez et de Paris, le jeu, les chevaux, l'alcool et même la drogue.

*Bonjour Tristesse* lui paya sa première voiture, une jaguar d'occasion, certes, mais remarquable. À son volant, elle peut savourer le plaisir de la vitesse comme un bonheur de vivre, en sillonnant les rues de Paris, les routes du Midi ou de la neige, avec ses amis. Ses héros et héroïnes ont aussi une grande passion pour les voitures. Elles sont un élément significatif dans son œuvre en tant qu'instrument de plaisir ou de mort.

Ainsi, Édouard Maligrasse, de *Dans un mois dans un an*, est considéré comme un « conquérant désarmé » parce qu'il ne possédait pas une voiture de sport.

Flora, l'héroïne de *Un orage immobile* file à toute allure dans sa charrette anglaise.

D'autre part, l'accident quasi mortel de Françoise Sagan en 1957 laisse aussi des traces dans sa production littéraire : Anne, la rivale de Cécile de *Bonjour Tristesse*, se suicide en roulant à tambour ouvert ; Ivan, le héros de *L'écharde*, conduit une voiture décapotable payée par sa maîtresse. Grisé par la vitesse, il provoque un accident qui rend invalide Élisabeth et met fin à sa carrière dramatique.

Saint-Tropez, un de ses amours de jeunesse, symbole de liberté, de copains, de virées joyeuses, transparait également dans ses premiers ouvrages : tout l'été de *Bonjour Tristesse* se passe au bord de la Méditerranée ; Isabelle, un des personnages de *Un piano dans l'herbe*, n'a qu'une marotte : aller à Saint-Tropez fréquenter les jeunes gens.

Le tout-Paris hante aussi ses pièces et ses romans : la capitale française est par exemple le décor de la dernière partie de *Bonjour Tristesse*, des souvenirs des nuits folles des frères Van Milhem, des soirées-maison dans *Des bleus à l'âme*,

des fêtes chez les gens du monde de *La Chamade*, des salons mondains et de la fréquentation, de la part de Gilles, des filles de joie, des bals en plein air dans *Aimez-vous Brahms ?*, des clubs nocturnes dans *Un peu de soleil dans l'eau froide*, des réceptions, des dîners chez les amis snobs et huppés de Laurence dans *La Laisse*, des cafés et des caves du Quartier Latin pour les personnages de *Dans un mois dans un an*.

Le jeu est par ailleurs un thème-clé chez Françoise Sagan. Les héros de *Château en Suède* jouent constamment aux cartes ; Laurence aussi fait un bridge tous les premiers jeudis du mois avec d'anciennes camarades de classe, dans *La Laisse* ; l'heureuse troupe de *Un piano dans l'herbe*, joue souvent à la belote.

La roulette est aussi une des faiblesses de ses personnages. Ainsi, Valentin, dans *La robe mauve de Valentine*, joue au casino de Monte-Carlo. Elle tient de l'auteur cet attrait pour le hasard.

En effet, dès sa majorité et pour fêter justement ses 21 ans, Françoise Sagan franchit le cercle magique d'un casino : celui de Cannes ; puis, ce sera Monte-Carlo et Deauville. Quand elle se fit interdire de casino pendant cinq ans, elle passa en Angleterre, au Crockford's Club de Londres, ne pouvant s'empêcher de fréquenter les tapis verts. Aujourd'hui encore, les jeux de la chance la tentent.

On sait d'autre part que le manoir de Breuil, en Normandie, sa seule propriété foncière, fut achetée avec les huit millions d'anciens francs qu'elle gagna au casino de Deauville en 1959.

Mais, naturellement, il lui est arrivé de perdre, ses héros aussi. Igor passera sa vie, dans *Bonheur, impasse et passe* (titre suggestif !) à dilapider toute sa fortune au *pharaon*.

Autre jeu de la chance qui fascine Françoise Sagan : les courses de chevaux. Elle a d'ailleurs possédé un cheval de course, Hasty Flag, qui a même gagné un tiercé.

La pièce *Un cheval évanoui* doit son nom à un cheval qui s'est évanoui après s'être fait couronné en sautant la grande haie.

Dans le roman *La Laisse*, Vincent et son ami Coriolan misent sur Sanseverina, un cheval tocard qui leur fait gagner une grosse somme d'argent. Dans ce

livre, elle fait des descriptions aussi lyriques que détaillées des concours hippiques :<sup>5</sup>

J'entendis, avant de le voir, le peloton qui arrivait à nous dans son fracas furieux, accentué par le cliquetis des étriers et des mors, le crissement des cuirs et les jurons sourds des jockeys pliés sur leurs selles ; j'ouvris les yeux alors et je vis, flotant comme un étendard au-dessus des corps allongés, luisants de sueur, musclés, si nus, des chevaux, le tourbillon bariolé des casaques....

L'auteur a, certes, une grande passion pour les chevaux. Elle fait encore de l'équitation dans le Lot, chez sa tante, même si ce sport lui a valu dans le passé une fracture du coude.

Quand Françoise Sagan fait la noce, l'alcool évidemment ne peut pas manquer. Très jeune, elle se laissait griser par sa magie, comme Cécile, l'héroïne de *Bojour Tristesse* qui s'exclame avec émerveillement : « Quand on est ivre, on dit la vérité et personne ne vous croit ».

Elle n'a jamais caché ce vice ni dans ses livres souvenirs, ni au cours des interviews accordées aux journalistes. Dans *Des bleus à l'âme*, elle déclare tout naturellement : « Entre mes Ferrari conduites pieds nus, les verres d'alcool et ma vie débridée, il serait bien extravagant que quelqu'un me considérât comme respectable ».

À la question posée par Éric Neuhoff<sup>6</sup> assez récemment : *L'alcool?*, Françoise Sagan répond sans détour « Quand je fais la fête, je bois ce qui me tombe sous la main » bien qu'elle ajoute : « ce n'est pas régulier, quand même ».

*Gilles*, journaliste célibataire et papillonnant, vit dans *Un peu de soleil dans l'eau froide*, dans un milieu d'agitation, d'alcool et de futilité.

Louis est alcoolique dans *Un piano dans l'herbe*. Dans cette même pièce, Edmond se met aussi à boire ; Bertrand, dans *Un cheval évanoui*, ingurgite de l'alcool pour oublier son chagrin d'amour ; Marie, la cousine de Valentine de *La robe mauve de Valentine*, se met à boire du gin pur quand le notaire l'a demandée en mariage. La liste des personnages fictifs qui s'adonnent à la boisson pourrait se prolonger encore...

La drogue aussi fait irruption dans la vie et l'œuvre de Françoise Sagan.

<sup>5</sup> Sagan, Françoise, *La Laisse*, Paris, Julliard, 1989, p. 128.

<sup>6</sup> *Paris Match*, N° 2533-2577, daté du 5 octobre 1998.

Après son terrible accident de voiture cité antérieurement, elle ne supporte ses douleurs qu'avec des doses régulières de morphine. Jean-Claude Lamy explique à ce sujet :<sup>7</sup>

Au bout de quatre mois de ce régime Françoise Sagan est devenue une droguée. Ne supportant pas l'idée d'être dépendante de la morphine, elle entre dans la clinique du docteur Morrel, à Garches, afin d'y perdre le goût du Palfium 875. Ce fut un séjour rapide au cours duquel elle a tenu son journal, publié sept ans après sous le titre *Toxique*.

Ce ne sera pas, cependant, un fait sporadique. L'auteur a goûté à maintes reprises à ces paradis artificiels et a même passé plusieurs séjours dans des maisons de repos pour se désintoxiquer. Lamy ajoute encore à propos de *Il fait beau jour et nuit* : « Françoise Sagan a tiré de sa propre expérience des répliques qui se sont imposées d'elles-mêmes ». En effet, elle a avoué être inspirée par les stupéfiants et dicter à Isabelle, sa secrétaire, des textes qui semblaient inscrits d'avance.

Dans *Le Garde du cœur*, Lewis est un amateur de L.S.D.

Zelda, l'héroïne de *Il fait beau jour et nuit*, est internée en Suisse dans un asile d'aliénés, à cause de sa vie dépravée, qui recourt à l'alcool et aux drogues. Elle même confesse ses vices à Laurence, la jeune maîtresse de son mari :<sup>8</sup> « Par exemple, j'ai beaucoup aimé la cocaïne, j'ai beaucoup aimé les bancos de cent millions, j'ai beaucoup aimé les gouapes, dans les ruelles, j'ai beaucoup aimé les excitants : j'entends, les gens et les comprimés excitants ».

Dans *Un profil perdu*, puis dans *Le lit défait*, Françoise Sagan évoque sans fausse pudeur les adjuvants auxquels elle a eu recours à maintes reprises. Ainsi, Julius A. Cram, le puissant homme d'affaires de *Un profil perdu* renouvelait son stock de pastilles à New York. Quant à Édouard Maligrasse, auteur dramatique dans *Le lit défait*, il avale de temps en temps des pilules psychotoniques. Un autre personnage du roman, le directeur du théâtre Jolyet, atteint d'un cancer, se drogue, afin d'apaiser lui aussi ses souffrances.

Ne nous détrompons pas ; les goûts évidents de Françoise Sagan pour la vitesse, la mer, le soleil, minuit, le jeu, l'alcool, la drogue, tout ce qui représente pour elle la fête, ne sont cependant qu'un masque, un masque frivole qui couvre

<sup>7</sup> Lamy, Jean-Claude, *Sagan*, Paris, Mercure de France, 1988, p. 177.

<sup>8</sup> Sagan, Françoise, *Il fait beau jour et nuit*, Paris, Flammarion, 1979, p. 100.

mal la solitude, la mélancolie, le spleen d'une génération en crise de moralité. En réalité, la facilité dans les mœurs ne lui apporte pas le bonheur. L'amour est précaire, incertain et ne conduit qu'à l'ennui. Telle est la philosophie désespérée, mais non plaintive de l'auteur. Malgré elle, certains trouvent chez Françoise Sagan de la spiritualité. C'est ce que manifeste François Mauriac :<sup>9</sup> « L'âme, quoi ! [...] Les personnages de F. Sagan ne croient pas qu'ils en aient une. Elle est vivante en eux pourtant, liée à cette chair périssable, qui a déjà commencé à se corrompre, et moi je l'entends crier, adieu Tristesse, Bonjour Tristesse ».

On peut apprécier, en effet, dans la production saganesque un nouveau romantisme. Au dix-neuvième siècle, on exprimait son angoisse par des cris, des déclarations, des soupirs aigus, toute une mise en scène. De nos jours, on préfère raconter des histoires simples, discrètement, en sourdine. S'il y a des tragédies dans ses romans et dans ses pièces, elles sont contrôlées. Le désespoir est tranquille, le *mal du siècle* paraît sans violence, sans passion, la mélancolie est mélodieuse, car elle se manifeste complètement dépourvue de culpabilité.

Cette attitude apparemment insouciant et amusée chez l'auteur, cette hâte pour jouir des instants fragiles de bonheur répondent à une douceur amère, à la frontière de la résignation.

Ainsi, faire la fête pour Françoise Sagan n'est qu'un baume qu'elle dénomine *patchwork* ou *couverture* dans *Des bleus à l'âme*.<sup>10</sup> « Mais ces moments de plaisir, d'adhésion à la vie, si on se les rappelle bien, finissent par faire une sorte de couverture, de patchwork réconfortant qu'on pose sur le corps nu, efflanqué, tremblotant de notre solitude. Le voilà lâché, le mot clef : solitude ».

Solitude qu'elle a souvent éprouvée au point de subir des dépressions nerveuses et même une tentative de suicide en se blessant les poignets avec un rasoir. Plusieurs de ses amis, d'ailleurs, désespérés, ont mis fin à leurs jours.

Il arrive également que ses personnages ne supportent pas l'existence : Anne, de *Bonjour Tristesse*, cruellement déçue, se suicide avec sa voiture dans une conduite effrénée.

Maud, d'un *Piano dans l'herbe*, qui n'a cessé d'aimer Jean-Loup, s'ouvrira les veines ; sauvée à temps, elle choisit de vivre désormais avec Henri, dont l'alcoolisme n'a pas totalement détruit le charme.

<sup>9</sup> Mauriac, François, *l'Express* du 13 septembre 1957 cité par J-Cl. Lamy, *Op. cit.*, p. 246.

<sup>10</sup> Sagan, Françoise, *Des bleus à l'âme*, *Op. cit.*, p. 25.

Gilles, héros de *Un peu de soleil dans l'eau froide*, est victime d'une dépression et va se soigner chez sa sœur dans le Limousin. Quant à Nathalie, qui a pris l'amour de Gilles au sérieux, elle se sent incapable de surmonter sa déception et se suicide dans un hôtel en avalant du gardénal.

Laurence, désespérée par le départ de Vincent, dans *La Laisse*, se provoque la mort en se jetant par la fenêtre.

Françoise Sagan était en pleine dépression quand sortit *Un orage immobile*. Il y a, dans ce roman, une vision cruelle d'une vieille femme qui s'approche de la mort, sans une autre main pour soulager la solitude et l'amertume des derniers jours.

Certes, le monde doré et futile de Françoise Sagan cache l'angoisse, le drame, l'absence de tendresse chez les gens en général, une nostalgie de l'amour bien amère. C'est ce que révèle le roman *Un chagrin de passage*.

En effet, une erreur de diagnostic oblige Matthieu Cazanel à passer en revue son existence vide, à l'assumer finalement, non sans résignation. Il s'avère que tout a été faux dans sa vie : son mariage, ses amours, sa profession, ses amitiés. C'est la nudité absolue.

On remarque une évolution dans l'œuvre romanesque de l'auteur, où le récit a pris une nouvelle ampleur et où ses propos se sont révélés très ambitieux.

Ainsi, la production saganesque témoigne des échecs de l'existence actuelle, comme celui de l'incommunication, l'impossibilité de l'amour, la fausseté de toutes les conventions et la disparition de tous les paradis, y compris ceux qu'elle a fréquentés dans sa propre vie.

Cet univers vertigineux peuplé d'amis est le remède que Françoise Sagan a trouvé contre la solitude et le déchirement. Jean-Claude Lamy ajoute à ce sujet :

Son goût de la fête a été d'abord une façon de se protéger, car son regard sur les êtres est l'expression d'une solitude à l'épreuve des mondanités. Françoise Sagan est toujours allée jusqu'au bout de ses passions, ne trouvant dans l'excès rien d'autre qu'une manière élégante de ne jamais donner l'impression de s'ennuyer et de ne pas sombrer dans les délices d'un calme désespoir.<sup>11</sup>

Certes, l'âge a assagi la vie débridée de sa jeunesse, mais elle revient de temps en temps à son ballet cynique et gai, tendre et féroce, dont le seul conflit est, en parodiant Marcel Achard, comme elle le fait elle-même dans *Derrière l'épaule* à

---

<sup>11</sup> Lamy, Jean-Claude, *Op. cit.*, p. 325.

propos de *La Laisse* : « Le jeu d'amour, la tendre guerre ».<sup>12</sup> Il en est encore ainsi dans la plupart de ses derniers romans comme *Un sang d'aquarelle*, *Les Faux-Fuyants*, *Le miroir égaré*.

D'ailleurs, pour l'auteur, faire la fête c'est aussi le moyen de reprendre pied au sortir d'une période difficile : *Une guérison se fête*, dit Zelda, l'héroïne de *Il fait beau jour et nuit*.

Françoise Sagan se permet toujours de badiner avec le plaisir. Elle est, bel et bien, une sempiternelle fêtarde. En effet, même dans les épisodes les plus graves de sa production littéraire, son analyse du cœur humain n'exclut jamais l'humour. Il y a toujours de la drôlerie dans les livres de Françoise Sagan, et dans sa vie, malgré tout, la fête continue : quand le journaliste Éric Neuhoff l'a interrogée également sur « la bande à Sagan », elle a répondu : « Ça a existé. Ce sont mes amis. Je vois toujours ceux qui sont encore vivants. C'est très important, les amis, c'est le sel de la terre ».

---

<sup>12</sup> Cf. Sagan, Françoise, *Op. cit.*, p. 201.